

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Cherubino DARANI

Chronique du Collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1940, tome 39, p. 144-147

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

CHRONIQUE DU COLLEGE

Mon cher ami,

Je t'envoie cette chronique sous forme de lettre pour te faire une confiance que personne ne doit connaître si ce n'est toi qui m'as suivi jusqu'ici à travers les joies et les douleurs de ma carrière de chroniqueur et à travers — pourquoi ne le dirais-je point ? — l'obscurité de mes écrits. Obscurité qui n'aurait pas de raison d'être si nous ne nous trouvions dans des circonstances réclamant l'obscurissement sinon total, du moins partiel. Voici ce que je voulais te confier : je suis en état de surexcitation nerveuse, due sans aucun doute au surmenage, et je travaille en tenue simplifiée. Naturellement j'ai attendu pour cela que mes compagnons de chambre aient fermé la lumière et les yeux ! Tu sais, ils sont tellement timides ! L'un me rappelle, soit dit entre nous, un personnage de Blanche-Neige, l'autre le pendule et ses oscillations simples et complètes telles qu'on les étudie en Physique, avec la différence que, même pour une simple amplitude, elles ne sont pas toujours isochrones. Te souviens-tu de Gigandet I et de Paratte ? Sans doute, car ce ne sont pas des camarades que l'on oublie.

Tu connais les conditions tragiques dans lesquelles la maturité orale s'est terminée. Appelés par la Patrie, plusieurs lauréats ont répondu aussitôt à sa voix. Si tu les avais vu partir avec la pensée mélancolique de quitter le collège, ainsi, pour toujours ! Aussi je trouve très psychologique le geste de la rédaction de cette revue, qui a bien voulu leur présenter une poésie de circonstance, fort à propos : « Les regrets du temps passé », par Marc Lamunière. Peut-être y en a-t-il qui l'ont apprise par cœur et qui la réciteront le soir, en pensant à la « fuite vive de deux pieds lestes », aux « étoffes claires » et au « murmure éteint d'un doigt discret » dans les corridors du collège...

Vers la fin du mois de mai, la maturité de syntaxe suivit les examens écrits en vue du diplôme commercial. A propos de ceux-ci, je ne pourrais pas taire un quiproquo démontrant le zèle de notre armée en même temps que la noble attitude de deux étudiants dont le nom est digne de parvenir à ta connaissance et de vivre jusqu'à la mort de cette chronique : Schuler et Sarbach. Jouissant du congé mérité après tant de sacrifices, ils faisaient un petit tour en ville, lorsqu'une Peugeot militaire les rejoignit et s'arrêta près d'eux. Le caporal qui en descendit disait au lieutenant qui l'accompagnait : « C'est bien eux, ceux qu'on a vus hier soir à Sembrancher ! » Puis, s'adressant à nos deux héros, il leur demanda :

- Vos papiers, s'il vous plaît !
- !!! Pas de papiers !
- Alors, prenez place !

Et il leur indiqua la voiture qui se dirigea aussitôt après vers

l'intendance des forts à Lavey. On les conduisit dans une salle ou ils furent priés de s'asseoir.

— Vos noms ?

— Adolf Sarbach !

— Adolf ! ?

— Aloïs Schuler !

— Nationalité ?

— Suisse !

— Que faisiez-vous, hier soir, à Sembrancher ?

(Etonnement et pause.) — Hier soir ? Eh bien, on a fini les examens, ici, à St-Maurice !

— Vous affirmez donc faire partie du collège de St-Maurice ?

— Exactement !

— Dans le cas négatif, vous seriez passibles d'une peine qui peut aller jusqu'aux quarante jours de cachot. Pour le moment, restez ici et ne bougez pas !

Le capitaine qui a fait l'interrogatoire voudrait sortir, mais Sarbach l'appelle.

— Il ne faut pas vous adresser à M. le Directeur, ou, du moins, ne lui dites pas notre nom. On est sorti du collège... sans permission... ! Alors..., vous comprenez...

La situation s'éclaircit ; après une heure, les deux pseudo-espions sont lâchés ; leur innocence a été prouvée d'une façon évidente.

Quant au reste, ça roule assez bien, avec une vitesse uniformément accélérée, vu que la fin de l'année n'est pas loin et que l'on veut goûter le plus vite possible le « *dulcis in fundo* ». Est-ce cette trop forte vitesse qui donne le vertige à certains étudiants ? Je n'en doute pas, puisque je peux observer, de mon haut siège, des faits qui n'ont de sens que celui que leurs auteurs estiment pouvoir leur attribuer. Comprends-moi, je ne parle que du sens commun, en faisant abstraction du sens propre. Et comment pourrais-je parler de celui-ci, lorsque l'élève Jean Chappot l'a défini, à un examen de grammaire française : « la manière de représenter une chose, un esprit, sous une forme végétale », et qu'il a donné comme exemple les épines du cœur et le caractère pointu ? Faut-il avoir du sens commun ! Peut-être diras-tu que le cœur de cet étudiant souffrait de quelques épines à forme végétale et à caractère pointu... C'est une explication... comme n'importe quelle autre !

Mais tu n'expliqueras pas celle-ci. Pourquoi y en a-t-il, et spécialement chez les Humanistes, qui mettent des lunettes noires pendant certaines classes ? Parce qu'il y a le soleil... ! Tu te figures ! ! Simplement pour pouvoir dormir sans que le professeur s'en aperçoive. Au fait, il faudra que je me procure aussi des lunettes... contre le soleil.

Ce n'est pas tout. S'il est vrai que la vérité sort de la bouche des enfants, la lettre que je vais publier prend une valeur singulière, d'autant que le Lycée, à qui elle fut adressée, n'en a tiré aucun sentiment d'orgueil, mais, au contraire, la ferme volonté de continuer sur la bonne route.

Chers étudiants du Lycée et membres de la C.C.P.P.,

Désirant faire partie de la Congrégation de la Très Sainte Vierge Marie, c'est à vous que je m'adresse. Je suis arrivé à cette décision après avoir constaté, chez mes compagnons, le bien spirituel fait par la société des Enfants de Marie, après avoir entendu la C. C. P. P. qui n'a jamais cessé de donner son concours vocal à la réussite de toutes les fêtes de Marie, et après avoir remarqué le bon exemple que les Lycéens ont tâché de donner partout et toujours.

Espérant que ma demande sera acceptée le plus tôt possible, je vous fais parvenir mes salutations.

*Votre frère en Marie, X. X.
Cours de français, le 31 mai 1940. »*

Je ne fais pas de commentaire ; la lettre est assez éloquente par elle-même et comme je fais partie de la C.C.P.P., je manquerais de discrétion en insistant sur des mérites qui aveuglent les plus avertis de mes camarades.

Quant à ma santé, il vaut mieux que je ne t'en parle pas, malgré le moral excellent. Je tiendrai peut-être jusqu'au 28, mais pas plus tard. Aussi je suis profondément reconnaissant aux personnes vraiment soucieuses de ma santé qui m'ont envoyé, sinon les biscuits Wernli, au moins l'adresse pour en avoir ; j'exprime d'autre part mes remerciements aux autorités qui certes ont pensé à moi en décidant de fermer le collège ce jour-là. Je faucherai les herbes et les fleurs avec plaisir et je pleurerai leur mort prématurée, comme je pleurerai la fin avancée de l'année scolaire ! C'est pour que cette fin nous paraisse moins triste que la Direction du collège prend les mesures nécessaires pour nous donner des congés. La fanfare en a déjà joui, le 6 juin, fête de M. le chanoine Norbert Viatte ; elle a été se promener à Finhaut. La promenade aux Giettes eut lieu le 11 juin : l'orage habituel ne fit pas défaut et M. Défago se révéla un maître-queux hors... ligne. Nous en sûmes quelque chose et... surtout les chanoines.

A l'occasion de la fête de Monseigneur Burquier, le 15 juin, André Rappaz complimenta Son Excellence au nom de tous les étudiants. La réponse de Monseigneur fut une émouvante exhortation à la charité et un appel à la force d'âme et au courage chrétien. Il nous octroya enfin une demi-journée de congé. Après le dîner, l'orchestre, le chœur mixte et la fanfare donnèrent un magnifique concert.

Et maintenant, les études vont toujours du même pas, comme ci, comme ça ; mes camarades se ressentent des fatigues affreuses des examens... Figure-toi que Gonzague a tellement maigri qu'il doit mettre, pour soutenir son pyjama, des pinces à linge ! C'est quand même triste ! Et dire que M. le Directeur l'a sorti du réfectoire pour le simple fait qu'il avait éternué un petit peu plus fort que d'habitude... M. Tonoli nous défend de tousser et de rire, M. le Directeur d'éternuer, la Patrie de parler, de peur qu'on lui nuise. On s'attend à ce qu'on nous défende de faire les

examens ! Ils sont tellement embêtants ; on n'en a pas fini un qu'on doit en commencer un autre. Si encore ça servait à quelque chose, on y prendrait peut-être du goût ; mais, bah ! ça ne sert pas plus qu'une répétition de fanfare : on corrige des fautes pour en faire d'autres.

C'était bien avec raison qu'un de mes prédécesseurs disait, à l'instar de la grammaire grecque, que Cyrus, à ces maux, se frappait la cuisse. A mon avis il n'y gagnait rien ; au contraire, il augmentait ses maux. Toutefois, je ne peux m'empêcher de croire que, dans les conditions où je me trouve, nerveux et surexcité, il ferait de même. Et, en se couchant, comme moi, il dirait avec Sainte-Beuve : « Je n'ai plus qu'un désir : le silence ; plus qu'un amour : le repos ! » Mais, tu le sais bien, en amour je suis malheureux ; mes désirs je ne peux jamais les réaliser ; c'est ainsi que trois examens m'attendent avec leurs suites pas toujours logiques. Adieu silence, mon désir ; adieu repos, mon amour ; le devoir veut que je m'éloigne de vous ; je le fais avec regret dans l'espoir de vous posséder bientôt. Et toi aussi, adieu, mon ami ; garde ta mine réjouie, malgré les temps tristes que nous passons et malgré la longueur de cette lettre écrite dans une nuit étoilée où tout parle, même Gigandet qui rêve...

Cherubino DARANI, phil.